

RAPATRIEMENT

UN quotidien du matin, « L'Aurore », posait, il y a quelque temps, la question suivante : « Les Français d'Algérie ont-ils toujours le droit de compter sur leur patrie ? » Nous nous demandons pourquoi il pourrait en être autrement.

La France, pendant vingt ans, après la première guerre mondiale, avait la réputation d'un pays où le meilleur accueil était réservé à tous, y compris les victimes du totalitarisme. Certes, les temps ont changé. On y brime maintenant ceux dont le comportement a toujours été parfaitement correct, mais sont mis à l'index parce qu'ils sont d'ardents défenseurs de la démocratie et de la liberté. Elle n'accueille plus actuellement avec considération que les mercenaires en rupture de ban, les fascistes et autres individus, pour la plupart peu recommandables, indésirables ailleurs. Pourquoi pratiquerait-elle autrement pour ses fils qui peuvent se prétendre, à juste titre, aussi représentatifs que les précédents ?

La question serait ridicule et ne devrait pas se poser pour les Français rapatriés si leur comportement était normal ; malheureusement, ce n'est pas le cas. En effet, habitués à tenir sous la férule des Mograbs, ils ne peuvent, pour la plupart, se départir de l'esprit autoritaire qui les rend si désagréables et amène les métropolitains les plus conciliants à les détester. On voit aussi, tant l'astuce manque de finesse, dans quel sens intéressé, en faveur des rapatriés, « L'Aurore » présente son interrogation.

Les rapatriés se considèrent lésés ; ils prétendent avoir des droits sur nous et sont disposés à les faire largement valoir. Organisés en deux fédérations, ils se sont récemment réunis en congrès à Toulouse et Marseille, et, parlant sans doute de l'Algérie, ce sont ceux qui hurlent le plus fort qui ont le plus de chance d'être entendus, ils ont donc de la voix, allant même jusqu'à menacer, indiquant que : « Le pays pourra compter sur les rapatriés dans la mesure, et dans la mesure seule, où ils ne seront pas déçus ». Comme s'ils avaient, en quelque circonstance, donné quoi que ce soit !

On reste confondu devant l'étalage d'un tel toupet. Il est vrai que le gouvernement leur a donné des gages. Un secrétariat d'Etat a été fondé à leur intention ; le partage d'un « gâteau » de 800 milliards leur a été promis, et est en train de s'effectuer ; des prêts et des logements prioritaires leur sont attribués ; etc... Ils auraient bien tort de se gêner, on en conviendra, puisque toutes les satisfactions leur sont accordées.

Nous nous élevons avec force contre une telle utilisation des deniers publics, car il ne faut pas oublier que c'est le contribuable métropolitain qui paie. Nous nous insurgeons d'autant plus que les rapatriés entendent faire la loi ici.

Après avoir fait « suer le burnous » et « dragué » en Afrique du Nord tout ce qu'ils ont pu, nos colonisateurs, entendant y continuer leur petit manège, réintègrent la mère patrie, copieusement nantis pour la plupart. Qui en doute peut se renseigner sur le nombre imposant de propriétés qu'ils ont acquises, à n'importe quel prix, un peu partout et particulièrement dans le sud ouest. Le fait qu'il existe aussi dans certaine localité que nous connaissons bien, un quartier résidentiel, dit des « pieds noirs », bâti de pavillons luxueux, qu'ils occupent presque en totalité, n'est-il pas probant ?

Un tel étalage de luxe étonne, de la part de ces authentiques bourgeois, qui se camouffent par ailleurs en mendiants.

Que l'on vienne en aide, dans la mesure où celle-ci est valable, aux rapatriés dans le besoin, ce qui est assez rare, d'accord ! Mais qu'on attribue des sinécures et de multiples avantages à ceux qui ont plus que leur nécessaire est tout simplement scandaleux.

Nos gouvernants oublient trop facilement, sans doute parce que ceux-ci ont maintenant la voix trop faible pour qu'on l'entende, qu'il y a des vieux chez nous, dans la métropole, qui disposent en tout, pour vivre, de 2,84 nouveaux francs par jour et que des centaines de milliers de Français à part entière, comme disait quelqu'un de notre connaissance, vivent depuis des décennies dans des soupentes, ou des chambres d'hôtels, aux prix prohibitifs, dans l'attente d'un logement décent.

Nous ne prétendons pas bénéficier d'un traitement de faveur préjudiciable aux rapatriés, mais nous refusons, de même, d'admettre l'inverse.

Tous ceux qui rentrent au pays doivent être réincorporés dans la population sans avantages particuliers. Quant aux indemnités s'ils ne sont pas nécessaires ? Quant aux logements, pour lesquels ils se considèrent prioritaires, rien ne justifie leur prétention. Qu'ils fassent comme les autres, qu'ils prennent leur tour ; il existe assez de chambres d'hôtels pour qu'ils ne couchent pas dehors.

Aussi, disons-nous, certains d'être approuvés par tous ceux qui sont démunis, et ils sont légion : A la queue, les « pieds noirs », comme tout le monde !

Le pacifisme révolutionnaire

En matière de pacifisme, il y a des pacifistes « belants » dans un pacifisme dynamique et actif ; le pacifisme révolutionnaire, étant bien convenu que, dans les temps présents, l'action seule pour la paix est une action révolutionnaire. « Ce que les gouvernements sont incapables de faire, la conscience humaine, individuelle d'abord, puis collective, le fera. » Alfred Mollesteau Dieu.

La loi des êtres est l'égoïsme, la vie individuelle est la réalisation d'un égoïsme. Il faut exister. Tout part de l'individu et tout y revient. Une action qui ne serait pas égoïste serait un acte machinal, absurde, criminel, n'ayant rien d'humain et de vivant (la guerre). L'égoïsme est donc l'obligation de l'individu vital, il est la base de toute morale, de toute vérité. L'homme adopte des croyances contraires aux lois naturelles. Il oublie que lui seul est l'être concret, réel, pour s'asservir à des abstractions comme la Patrie et le Capital. Il devient l'esclave, la dupe, des croyances créées par lui. Il est la victime de la politique qui le mène au tombeau et qu'il vénère. Il autorise qu'on dispose de sa vie, qu'on l'oblige à être criminel, il est en opposition absolue et totale avec les lois de la nature. Après avoir faussé l'instinct de conservation, il se trouve incapable, aujourd'hui, devant l'étendue du crime qui chemine, de remplacer cet instinct par une défense de l'individu.

L'homme devant le conflit existant entre ses instincts de conservation et les lois de violence qu'il aime, ne peut plus judicieusement utiliser sa volonté pour son salut. Ceux qui dirigent les peuples, plus ou moins officiellement, et qui sont bénéficiaires de cet état de dépravation, trahissent la cause de l'humanité pour garantir leurs privilèges. L'homme, avili par l'obéissance passive, abruti de superstition nationale, dénaturé par une discipline aveugle, arrive à admettre, dans son impuissance, la guerre comme fatale. Dans la présente organisation, régée par le service militaire, tous les hommes sont obligés de commettre

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces

C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A.I.T.

A chacun selon ses besoins

34^e ANNÉE — NOUVELLE SERIE — Numéro 176

Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole 0 40 NF.

18 JANVIER 1962

SUFFRAGE UNIVERSEL

Depuis que le monde existe on n'a pas découvert un autre système, pour avoir des maîtres (déguisés en gouvernants) que ceux qui existent encore aujourd'hui.

Savoir : la force brutale des conquérants ou des dictateurs, l'hérédité des familles primitives et l'élection par le vote de tout ou d'une partie du peuple.

Les deux premiers de ces moyens, d'après les connaissances historiques, aidées par les événements de ce premier demi-siècle que nous avons vécu se sont toujours montrés néfastes aux peuples qui les ont subis. Le bon roi, le bon prince, le chef débou-

né n'ont jamais existé que dans les contes de fées, et, pour ne parler que de la France, chacun sait à quel point, maintenant, en ce qui concerne le Saint Roi Louis IX, ou le bon roi Henri IV.

Le troisième moyen, l'élection, à aujourd'hui le pas sur les deux autres, et il est employé, plus ou moins sincèrement, on doit le dire, presque partout. Même là où règne la force brutale, même là où des puissantes coalitions d'intérêts dirigent en fait le pays, on se sert de l'élection pour créer un alibi aux despotes, avoués ou non.

Le vote d'une partie du peuple, le

suffrage restreint, a été employé de toute antiquité, et n'est, en somme, qu'un succédané du moyen de la force, car seuls les notables et les possédants, voire les membres des institutions parasitaires : noblesse, clergé, magistratures, etc., étaient appelés à voter. Le reste, la rotture, la paysannerie n'avaient pas droit à la parole.

Le vote, de la totalité des habitants d'un même pays, celui qu'on a appelé « Suffrage Universel » ne date, pour ainsi dire, que de la fin du 18^e siècle, et, spécialement de la Révolution Française.

On crut alors, à cette époque, avoir

découvert le système idéal, la panacée politique, à l'aide de laquelle on allait régner partout, sur la tête des peuples de tous les pays, la justice, l'abondance, la liberté, la fraternité, et, pour tout dire, le bonheur ! Chacun sait aujourd'hui, hélas, qu'il n'en fut rien.

Malgré tout, cette croyance s'est conservée presque intacte, et tous ceux qui maintenant savent à quel point s'en tenir à ce sujet continuent à lui faire confiance. Car, disent-ils, par quoi le remplacer ? On ne peut songer à revenir en arrière, à se laisser asservir par un dictateur, on fait confiance au suffrage restreint de l'élite de la nation. Mieux vaut le conserver, tacher de l'améliorer, et surtout empêcher que la désaffection d'une partie des habitants ne s'étende et ne devienne catastrophique.

Alors, première vue, ces raisons sont valables, et il paraît difficile de leur opposer des arguments contraires. Et l'on a été longtemps de cet avis. Mais, dans cette période qui s'étend de la fin de la guerre de 14-18 aux diverses élections ou référendums de ces dernières années, j'ai été amené à réfléchir sérieusement à la question. Ces réflexions, les voici, en quelques lignes ; elles valent, ce qu'elles valent mais, peut-être ne les trouvera-t-on pas plus farfelues que d'autres.

Qui est ce qui fait la valeur d'une nation, la prospérité d'un pays ? En premier lieu, les producteurs, agriculteurs et industriels, les travailleurs et ouvriers de toutes catégories sans qui personne ne pourrait subsister, personne ne pourrait exister.

En second lieu, les travailleurs in-

tellectuels : ingénieurs et savants, médecins et professeurs, administrateurs et organisateurs, inventeurs, réalisateurs de toutes sortes. Enfin, à un degré moindre, mais artificiellement nourri par eux-mêmes, les écrivains, artistes, musiciens, poètes, et, nouveaux venus, cinéastes et sportifs.

Quand à tout le reste, militaires, policiers, prêtres, politiciens, marchands-spectateurs et membres du Comité de Forges, on peut sans crainte de se tromper, les ranger tous dans la catégorie des parasites peu utiles et souvent nuisibles, que toute société s'occupe d'abord de bien bannir de son sein. Car, contrairement au dicton populaire, il n'est pas vrai qu'il faille de tout pour faire un monde !

Des lors que cela est établi, reconnu comme chose vraie et véritable, pourquoi ne confierait-on pas aux seuls éléments utiles et nécessaires le soin d'organiser et de diriger la nation ? Aujourd'hui, il s'agit moins de gouverner les hommes que de produire, d'organiser cette production, de répartir, de distribuer. Bref, il s'agit de s'occuper d'abord des biens de consommation. Qui doit, qui peut mieux s'en occuper que les producteurs de ces biens ?

Plaisanterie, diront certains ; on ne peut à la fois produire et organiser, produire et distribuer, produire et diriger.

Sans doute, mais on peut avoir produit et organiser, avoir produit et diriger la production et la distribution, et on confier tout cela à des gens providentiels tombés du ciel. Surtout si ces gens sont des politiciens !

BLANQUET

Surpopulation et misère en Inde (1)

Et l'auteur énumère les difficultés qui surgissent avant même de créer ces dispensaires anti-conceptuels, les conditions primitives de l'Inde. L'indispensable nécessité d'installer eau courante, salles de bains, etc.

Maintenant, regardons le problème en face, tel qu'il peut se présenter dans un avenir proche, et confrontons-le avec l'exemple des Indes.

Ecoutons encore S. Chandrasekhar faisant allusion au rapport de 1946 du Comité de la Santé publique : « Nous reconnaissons tous que, lorsque la maternité ne peut qu'être nuisible à la mère ou à l'enfant, l'emploi des procédés anticonceptuels est parfaitement justifié. » (p. 34)

Suivent des considérations pratiques : le devoir des gouvernements de fournir et contrôler ces produits, d'élever les mœurs et de les répandre, le tout gratuitement. Nous sommes loin des préjugés de chez nous. Malheureusement, faut-il le dire, toutes ces tentatives généreuses se sont heurtées aux traditions et à l'obscurantisme hindou.

« Le Congrès national de l'Inde a cependant créé pendant la guerre, une Commission pour l'établissement de programmes nationaux (National Planning Commission), présidée par le premier ministre actuel Pandit Jawaharlal Nehru, et qui a présenté, dans une de ses résolutions, la recommandation suivante : (p. 35) « Dans l'intérêt d'une économie sociale saine, du bonheur familial et de la bonne organisation de la nation, il est essentiel que les familles limitent scien-

tifiquement le nombre de leurs enfants, et l'Etat doit adopter une politique capable de les y encourager. Il conviendrait de préconiser et de faire connaître des procédés anticonceptuels peu coûteux et sans danger, de fonder des dispensaires anticonceptuels et de prendre dans ce domaine toutes les dispositions qui s'imposent. Il faudrait également prendre des mesures pour empêcher l'emploi des méthodes anticonceptuelles dangereuses et toute publicité en leur faveur. »

Résolution qui ne manque pas de pertinence, face à cette situation bouleversante de l'Inde sur le plan de la surpopulation.

Le Pandit Nehru va plus loin encore lorsqu'il ajoute : « Un programme d'eugénisme doit également envisager la stérilisation des personnes souffrant de maladies héréditaires graves, comme la folie ou l'épilepsie. »

Ce n'est pas hier que cette résolution fut adoptée par le « National Planning Commission », l'Inde n'avait pas encore de gouvernement autonome. Or, l'indépendance de l'Inde fut proclamée le 15 août 1947, et la République Soudanaise et Démocratique date du 26 janvier 1950.

Au 1er novembre 1956, la population des 14 Etats composant l'Inde actuelle s'élève à 367.618.461 habitants.

En 1959, la statistique donnée par le service de l'Information-ambassade de l'Inde à Bruxelles, était de 376.750.000 habitants.

Mais hélas, d'après les perspectives de même source, officielle, l'Inde comptera sans doute 600 millions d'habitants en l'an 2000, soit, une augmentation de plus de 232 millions en un demi-siècle. Cela est effarant.

Perspectives confirmées par M. Nehru, lorsqu'il déclarait après la fin du premier Plan quinquennal 1951-1956, dont la plupart des objectifs furent atteints (le le signal pour mieux faire ressortir la tragédie) :

« Ce qui nous préoccupe, c'est de nous dégager des enlacements de la pauvreté. Comment le faire ? Par une production accrue et une meilleure distribution. »

Mais la population indienne augmente de 5 millions par an, alors, n'est-ce pas la course vers l'irréalisable ? L'Inde d'aujourd'hui n'arrive pas à offrir un bol de riz, quotidien, à ses 380 millions d'habitants.

Constater son désaccord avec ceux avec lesquels on communie harmonieusement sur d'autres points, est toujours quelque peu désagréable. Tel est mon cas en ce qui concerne Gandhi et Vinobha. J'ai consulté leurs écrits au sujet cette question « population et misère », afin de connaître ce qu'ils préconisaient l'un et l'autre, pour remédier à ce trop plein de population qui étouffe l'Inde et empêche son peuple de s'émanciper, sinon de vivre une vie meilleure. Je dois dire que je suis quelque peu étonné de trouver sur ces données, des informations puériles, pour ne pas dire insensées.

D'abord, chez Gandhi : Ne va-t-il pas jusqu'à préconiser la chasteté pure et simple, qu'il baptise ensuite de : brahmacharya. Pour Gandhi, il s'agit de faire vœu de chasteté.

AVIS IMPORTANT

Nous rappelons à tous nos adhérents et lecteurs que tout ce qui concerne LE COMBAT SYNDICALISTE (Rédaction, Administration, trésorerie) doit être adressé nominativement à Raymond FAUCHOIS, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9). C.C.P. 3724 - 37 Paris.

Le prix des abonnements au journal pour un an est : Version franco-espagnole 20 NF. Version française 5 NF.

LES THEORIES ET LES REALITES (1)

Marx définit ainsi la « Valeur » : « La Valeur est la quantité de travail socialement nécessaire pour produire les biens. Cette quantité a une mesure : le temps. En temps que valeur d'échange, toutes les marchandises ne sont que des mesures de temps de travail-coagulé. »

Lénine interprétant Marx, écrit : « La grandeur de la valeur est déterminée par la quantité de travail ou par le temps de travail socialement nécessaire à la production d'une marchandise donnée ou d'une valeur d'usage donnée. »

Il serait curieux de pénétrer la comptabilité soviétique, à ce sujet... L'Etat russe rachète la production des travailleurs à un prix qui détermine leur rémunération. Il vend à un prix dont il est la seule à exprimer la valeur, mais toujours en fonction des profits qu'il entend réaliser... Ce sont là les mystères du Capitalisme d'Etat.

La quantité de travail qui aboutit à une production nationale déterminée n'a donc, en l'occurrence, qu'une importance très secondaire... Le capitalisme d'Etat spéculé sur le travail et les besoins tout autant que le capitalisme privé.

Donc, d'après les théories de Marx : la somme des valeurs de toutes les marchandises correspond à la somme du prix des marchandises.

Or, la valeur est le signe par lequel la propriété négocie sa production ou ses services. La valeur est un système de rétribution du capital, une spéculation sur l'effort, et sur le Besoin.

La valeur, par le fait qu'elle est le résultat d'une spéculation est scientifiquement inévaluable. En 1961, nous voyons les Etats déterminer eux-mêmes les prix des marchandises en fonction de la somme des devises étrangères qu'ils désirent acquérir par des ventes sur les marchés étrangers.

Si, théoriquement, on a pu dire de la valeur qu'elle était du travail évalué en signes monétaires, pratiquement, l'effort de l'homme se dépense d'énergie, sa maîtrise de lui-même et de sa production échappant à toute évaluation précise, la valeur elle-même reste inévaluable.

Et c'est ce caractère indéterminé et mouvant qui permet à la propriété de spéculer sur les Besoins par les prix, et sur le travail par les salaires.

La valeur est déterminante de privilèges et d'impuissance d'achat, même en Russie. Elle crée un droit inégal (nous verrons plus loin que Marx la propose comme un véritable émancipateur) dans la répartition de l'effort, alors que les services les plus estimés sont généralement ceux qui exigent la moindre dépense d'énergie. Voronoff écrit dans son livre « Dirigé par le Génie » : Lorsque le travail obscur du subconscient révèle la production à la Conscience du génie celui-ci en acquiesce la notion, comme

il le ferait de quelque chose venant de l'extérieur. Sous son influence, l'homme de génie produit son œuvre d'un jet, en dehors de toute direction voulue et coordonnée, toujours sans efforts.

Autrefois, la machine aidait l'homme sans le remplacer. Aujourd'hui l'automatisation élimine la main d'œuvre ou la réduit à une élite de surveillants, d'employés et de cadres techniques.

Le temps de travail des machines diffère totalement en résultats quantitatifs du temps de travail des hommes. Les deux temps diffèrent dans leur valeur d'échange, à tel point, que l'automatisation permet la baisse simultanée des prix et du pouvoir d'achat.

« Dire que l'automatisme permet la baisse des prix en même temps qu'elle provoque la baisse du pouvoir d'achat, semble une énormité... alors que l'accroissement de la productivité assure une hausse des salaires ? »

Il y a bien hausse des salaires, mais pour les ouvriers occupés. Il se produit une baisse du pouvoir d'achat pour les « chômeurs techniques » que pour les jeunes dont on prolonge la scolarité afin de ne pas accroître le chômage.

La plus-value considérable qui résulte de la substitution des machines à l'homme ne représente plus un prélèvement sur le travail, de l'homme, mais une somme prélevée sur le travail des machines et sur la main d'œuvre qui en assure le contrôle et le fonctionnement.

Il est donc devenu impossible de dire que la somme des valeurs des marchandises représente le temps de travail de la main d'œuvre. Le salaire devient donc une appropriation déductive des résultats bénéfiques de la production mécanique. Autrement dit, la progression mécanique tend à laisser au travail des machines le rôle de distribuer du pouvoir d'achat et des loisirs à tous les consommateurs.

La production mécanique jette sur les marchés une somme de marchandises dont la valeur est bien supérieure à celle du pouvoir d'achat distribué ou résultant des fabrications ; c'est la cause qui menace de détruire le régime capitaliste.

L'âge du salariat est dépassé, et

c'est ce que les travailleurs ne comprennent pas... Ils sont égarés par des coutumes archaïques.

Alors que la classe dirigeante susceptible de réduire le pouvoir d'achat au point de stopper les progrès des travailleurs, médusés par les progrès de la productivité, ne perçoit pas du tout le danger social que constitue le maintien de la Valeur...

La défaite inévitable du capitalisme est entièrement contenue dans cette aberration capitaliste : fabriquer de la valeur sans pouvoir satisfaire les besoins...

Marx a peut-être, pour son temps, apporté une définition de la valeur qui s'accordait à ses ambitions politiques en justifiant certaines de ses théories, mais, aujourd'hui, l'exagération des contradictions économiques, et l'impossibilité de les réduire, tant en capitalisme privé qu'en capitalisme d'Etat, prouve bien que toute civilisation fondée sur la valeur financière, eût-elle atteint la productivité américaine, est et sera toujours incapable de satisfaire les Besoins, la dignité et l'amour de la liberté.

Quand Marx écrivait : « Un homme est physiquement ou intellectuellement supérieur à un autre. Il peut donc fournir dans un laps de temps plus de travail ou travailler plus longtemps, et pour servir de mesure, le travail doit être défini par son intensité ou sa durée, faute de quoi il cesserait d'être une mesure : le droit égal est au travail inégal, un droit inégal. Il ne reconnaît aucune différence de classe, mais il reconnaît comme des privilèges naturels l'inégalité des talents individuels et des capacités de travail. »

Il est certain qu'une telle philosophie de la hiérarchie des valeurs humaines orientait la révolution socialiste vers un capitalisme d'Etat, systématisant le vice essentiel du capitalisme privé et de l'étatisme en général : le droit inégal !

Le droit inégal exige une valeur d'échange par laquelle les inégalités se reconstituent en soumettant leurs litiges et leurs contradictions à l'autorité de l'Etat : ce socialisme là échouera toujours à l'entrée du port...

(1) Voir C. S. Nos 171 à 173-175.

A tous nos adhérents et lecteurs

Depuis que « Le Combat Syndicaliste » paraît sous sa nouvelle formule, une seule critique a été enregistrée.

Tous ceux qui nous écrivent, et ils sont très nombreux, nous félicitent chaleureusement pour l'initiative prise, qui nous permet de garder le contact avec tous nos adhérents, et de les tenir informés.

Déjà l'impossibilité où nous sommes de répondre individuellement à nos correspondants, nous les prions de trouver ici l'expression de nos remerciements pour l'important soutien matériel et moral qu'ils veulent bien nous accorder.

Gotas de miel y ajeno

Recibi « Regeneración » de octubre-noviembre 1961. ¡Qué interesante! te la noble reivindicación de Ricardo Flores Magón!

¡Cuánto de bueno se podría hacer con tanto artículo que escribimos todos, si pasaran, antes de publicarse, por las manos de un buen sintetizador!

Hay una definición clara en las ideas de Eugen Relgis: es, segura y categóricamente, un hombre de la anarquía.

No me gusta tener que escribir de los retorcidos. Desprecian opiniones de viejos en años. Pero ellos son viejos en el pensar y la conducta. Lo del mañana es libertad y cooperación. Ellos están con lo antiguo, lo autoritario, la jerarquía, lo político. Ahora, algunos de ellos se han dado vuelta, ante declaraciones marxista-

lenistas de Fidel. Pero llevan adentro lo autoritario. La media vuelta es cosa de las circunstancias. Necesitaron el pronunciamiento comunista del dictador, para convenirse. Ver los restos de la casa incendiada, para convencerse de que hubo fuego. Es que no hay dentro nada. Todo viene de afuera. No sienten el valor de la libertad, ni luchan por ella.

« Cenit » ha venido esta vez envuelto en papel que tiene versos de C. Vega Alvarez: « Pájaros », « Gatos de oro », « Artes primorosas », « Aves canoras en balcones del alma », « Rumores de besos en el ritmo de sus coplas », « Alondras, marcando los compases de una zambra mora », « Pájaros », es la antitesis de rejas. Alas, vuelo, sentir y pensar libre y C. Vega Alvarez en presido. El día es noche. El crimen y la sombra aún triunfan.

Llega circular núm. 4 desde Miami. (EE. UU.) De Omar Dieguez. Ironía: por avión, con fecha «diciembre 2», y título: « Urgentísimo ». « A toda persona libertaria del mundo »: «salvar los libertarios cubanos»: José Acena, y Luisual, y un simpático: Sandallo Torres.»

Después de los 75 años, ya no queda mucho tiempo por delante. Lo pasado, ya no cuenta nada ni en méritos, ni en defectos. Apenas queda ceniza, recuerdo de algo.

Decir en cada instante al amigo, al hermano, lo que viene de dentro. Pasión por la verdad y la libertad. No una verdad de todos, cada uno la suya; pero la libertad, sí, como el aire, el sol y el mar, de todos, para todos e igualitaria.

En la ingenuidad hay montañas de bondad. Beneficio para los nobres. Poco sentido crítico y apreciativo con sentido de justicia.

Nada me gusta más que el trabajo de la tierra. Color, forma y perfume, en las flores. Las gotas de rocío, sobre las hojas, en el amanecer. Canto de pájaros y luces inimitables, antes de aparecer el sol.

J. TATO LORENZO

Disco

UNA da de violencia nos circunda, irrazonada, irracional, irracional. Se empieza, se reinicia, y uno — el que sea — queda prisionero de su propio delito.

Cuando personas a racimos, sin defensa en la mayoría de los casos. El disparo, el explosivo y el arma blanca trabajan en la impunidad, cuidadosamente buscada. Dicen que hay idealismo en esa tan triste, tan opuesto al heroísmo de las personas. No discutimos. La causa de cada cual es sagrada; pero la criatura humana lo es muchísimo más.

Rechazamos de plano la guerra, matanza general sujeta a reglas gubernamentalmente aceptadas. Con mayor motivo condenamos el atentado que posibilita la muerte del enemigo o del transeúnte por sorpresa. ¿Tan poco respeto y estima nos merecen las personas?

El tópico del anarquismo terrorista ha quedado envejecido, incluso desarticulado. Sobre que lo profundo humano de la anarquía, la sociedad al uso, no lo consideraba, todas las acciones desesperadas eran atribuidas a los anarquistas. Como si los escasos dinamitos reclamados del anarquismo hubiesen inaugurado ellos la historia del sacrificio violento de personas. Nadie, por ejemplo, es poco sospechoso de haber pertenecido a la Federación Anarquista Italiana. Y antes del sádico personaje romano, muchos otros destruidores de personas habían acreditado su estro criminal ante la historia. Arqua, may anterior a anarquía.

Podríamos defender a nuestros desesperados indicando que la autoridad los había puesto «à bout de sufflet». Y no lo haremos. ¿Para qué hacerlos? No obstante, ante la irresponsabilidad atentatoria de nuestros días, es útil considerar el heroísmo clásico del anarquista que derrubió a un monstruo político con sacrificio voluntario de su persona. Pensaba en el trágico éxito de su empresa y jamás en la estrategia de la huida.

En otro drama que nos fue propio intervino la pugna Patronal-Sindical Único, cuyo desarrollo sangriento recordamos en presencia del drama de otros que hoy tiene lugar en varios escenarios europeos y africanos. Y claro: en posesión de detalles, insistentes en la justicia de nuestra causa a pesar de los vituperios de que nos hicieron víctimas el doctor Toulouse y el gran escritor Antonio Zozaya. El pistolero contra un ser humano es siempre condenable, pero Cristo sólo hay uno y, probablemente, literario. El cuatreno 1920-24 fue en realidad un acoso terrible, una defensa gigantesca operada por anarquistas confederados contra su antelación por vía terrorista decretada friamente por curas, políticos y militares. Solos en medio de una opresión temerosa, inexistente casi, y frente al Gobierno con todo su atuendo agresivo (bata, bengalinas, fiscales cotidianos, guardias automáticas, policías sádicos, bandos de criminales a tanto la víctima, carlistas homicidas, somatenes partidistas, todo al servicio del Estado español) los compañeros tuvieron que defenderse a uno contra mil y en condiciones tan desventajosas que dejarse inmolarse a la huida o a la muerte, sin negar heroísmo — imbécil. El ahorro de la vida, en siendo posible, le permitió al combatiente cenista de entonces proseguir el terrible e inevitable combate. ¿Balance? Negativo por ambos lados. De los nuestros cayeron, sin vida sobre el arroyo Ars, Vandellós, Conela, Seguí, Boal, Pey y otros valores; de los otros descendieron prematuramente a la tumba un jefe de policía, un arzobispo, un presidente del Consejo de Ministros, entre otros peces gordos. Resultado: una lección terrible para todos los españoles, una afirmación del derecho libertario y una confirmación del espíritu de intransigencia, de certísimo feudal atribuido a la reacción española, una vez más manifestados en la sangrienta lucha por ella planteada el 18 de julio de 1936.

Frente a lo que en otro ambiente ahora ocurre, lamentable y pesadillo, el pasado nuestro inevitablemente se nos acude. Para afirmarnos en la justicia de nuestra gesta, en la profunda humanidad y el enorme sentido altruista de nuestros abnegados defensores.

Un Salvadorati oponiendo su pecho a las balas que debían matar a Albaricás, eso no se ve ahora y eso sólo se ve en nuestra tierra.

DISCOBOLO

El quijotismo español triunfará

La cultura y el franquismo

QUIJOTES HISPANOS POR EL MUNDO

Modernos Quijotes, sin más armas que sus conocimientos y su amor a la Humanidad, de España tuvieron que escapar, para no morir bajo los zarzapos de la fiera franquista, como se huye de gigantesca bestia carnívora que nos acosa a la que, de momento, no tenemos probabilidades de vencer. A otras tierras se dirigieron a dar, en plena libertad, la savia de sus intelectos y las mieles de sus corazones generosos todo lo útil, lo bueno y lo bello de sus mentes y de sus espíritus libres, cuando valían, cuanto hubieran dado, felices, a España, al lugar que nacieron, crecieron y se desarrollaron y al que, por eso, tanto aman, extendiendo su amor al orbe entero.

Al Méjico generoso llegaron cinco rectores de las Universidades de España, la mayoría de los 150 catedráticos de los 305 títulos que ejercían en aquéllas al terminar en 1939 un episodio más de la revolución española, un elevado número de profesores de Escuelas Normales e Institutos Técnicos y similares de otros intelectuales, entre los que se cuentan maestros de primera enseñanza, farmacéuticos, ingenieros químicos, civiles y agrónomos, abogados, médicos, biólogos, escritores, arquitectos, matemáticos, filósofos, etc.

Por un lado emigraron miles de verdaderos valores científicos humanos, y por otro parte, la reacción española suprimió, físicamente, a miles de intelectuales y a obreros, a trabajadores de todas las clases, por pensar distintamente al franquismo, reduciéndose así, mucho más, el número de los buenos elementos capaces de mantener y aumentar la buena cultura en España. Además, quedaron ausentes, sin poder continuar ejerciendo en los diversos centros de enseñanza, miles de « sospechosos » de tener ideas li-

berales. Terrible continúa siendo el vía crucis de éstos.

España, pues, se quedó sin los más genuinos representantes de la cultura buena sin desestimar a las pocas individualidades que se salvaron de las represiones y que merecen todas nuestras consideraciones por su valor humano no al hacer, en favor de aquélla, de la cultura forjadora de Quijotes, cuanto les es posible, según permiten las circunstancias.

¿Qué clase de « cultura » pudo desarrollarse, por consiguiente, en el país donde vio la luz Cervantes, el héroe « padre » del Quijote, desde la victoria de las fuerzas franquistas-fascistas? La que éstas pretenden « resucitar » murió con la Edad Media, y acabará extinguiéndose con sus sostenedores que están provocando la acumulación de energías evolutivas que estallarán, oportunamente, para hacer la liquidación histórica de todo lo retrógrado. Cuantos franquistas y « compañía jesuita » creen haber ganado hoy frente al progreso y la libertad lo perderán de un golpe, prontamente, y las fuerzas progresistas superarán con creces el « tiempo perdido » gracias a las experiencias políticas y sociales vividas en ese corto período de la vida de las sociedades humanas en todo el mundo.

EL QUIJOTE ES INDESTRUCTIBLE

Miles de pensadores libres salieron de España forzosamente; otros miles los sacrificó el franquismo, « cazados » en territorio hispano, para que no pudieran continuar dando sus sanas enseñanzas a niños, a jóvenes y a adultos; pero las ideas libertarias ya habían sido sembradas de norte a sur y de este a oeste de la península ibérica, y han nacido, crecen y florecen en los corazones y en las mentes de la mayoría de los españoles, en el seno de millones de hogares, en espera de la hora suprema que puedan ser expuestas y defendidas, en calles y campos, aldeas y ciudades, con todo el calor y la brillante vitalidad que son capaces las fuerzas de la Libertad.

El quijotismo hispano dará ya pocos palos de ciego, aunque será « invitado » a « dotes » por falsos amigos de « ocasión » encontrados por los « caminos » étricos o del exilio. Por éstos será empujado, algunas veces, todas las que puedan, a realizar y encausar acciones contrarias a sus concepciones sublimes, y otras lo harán víctima de celadas criminales con objeto de disminuir sus fuerzas temidas por todos los tiranos y aspirantes a serlo de derecha, del centro, de los «flancos» y de izquierda.

En el presente, más que nunca, se multiplican los intentos y los esfuerzos, en todos los frentes del autoritarismo, « cercanos » y lejanos, por comprometer al Quijote mediante « pactos », habladurías y escritos, que lo obliguen a hacer muchísimo menos de lo que es capaz, y de lo que las mismas circunstancias permitan, en sentido libertario, y todo, eso sí, absolutamente todo lo que les interesa únicamente: que quiten al tirano en turno para ocupar ellos su sitio con otro sistema autoritario « menos gastado », pero llamado a planear, mañana, el mismo problema al pueblo: tener que decidirse a demoler la « nueva » estructura gubernamental que, al desarrollarse, por ley de biología política, acaba siendo tan tiránica como la anterior. Es lo que no quiere ya el quijotismo experimentado: tejer y destejer continuamente para terminar, jamás, la obra de liberación integral del género humano, de emanciparlo de todas las esclavitudes, y de todas las servidumbres.

Sócrates tuvo ocasión de escapar a la condena de muerte, por defender el derecho del hombre a expresar ideas nuevas, y no lo hizo, mientras que a Espartaco los romanos le dieron la misma oportunidad y cayó, luchando con los suyos, por la Libertad, sabiendo.

El Quijote es indestructible. Este es el pueblo español: hoy prefiere permanecer « ignorante » es decir, combatir en el seno de cada hogar la mala « cultura » que dan los enemigos más acérrimos del Quijote, en las escuelas primarias, en los Institutos y en las Universidades españolas, dando más valor a la cultura moral. Y aunque millones de padres se ven obligados a enviar sus hijos a los centros de enseñanza franquista es como si no los llevaran, porque en el seno de la mayoría de las familias de todas las regiones, en sus campos, ciudades y aldeas, los instructores educan enseñando las verdades sociales y científicas, comprobables y que significa el franquismo en la vida de España, verdades que al chocar con las mentes franco-religiosas brillan más intensamente e iluminan la ruta de progreso social que seguirán en próximo futuro.

El quijotismo así va proliferando, extendiéndose, arraigando y robusteciéndose por todo el territorio que el franquismo cree tener dominado y vencido. Y pese a todas las represiones, a todas las violencias, a todos los crímenes, a todas las injusticias que comete el régimen franquista en España triunfará el amor intenso, limpio y sincero del Quijote por la Libertad.

FLOREAL OCANA

Duelo por dos íntimos

TOMAS LOPEZ ARIAS

El 19 de julio de 1936 a los compañeros de la Barceloneta les cupo la tarea de derrotar a los artilleros fascistas salidos del cuartel de los Docks con sus bocas de fuego para la conquista de Barcelona. Anímo, la población revolucionaria de aquel distrito marítimo atajó a la comitiva, mortificando dislocando antes de que fuese más allá del Llano de Palacio. Los cañones habían sido tomados a los militares fascistas. De éstos, unos muertos y otros prisioneros; los soldados, recuperados por el pueblo De los nuestros, varias bajas, entre ellas un joven pescador de la barriada, el cual perdió un brazo en la corta, pero dura contienda. Este bravo barcelonista se llamaba Tomás López Arias. Se llamaba, porque ya no se llama. Desgraciadamente acaba de fallecer en el exilio a la temprana edad de 43 años.

Tomás López era mejor conocido por Arias, tanto en Arles como en este París de aventuras. Recio en lo físico, parecía explosivo en carácter. Daba idea de un temperamento robusto, excedente en energías. Lo cierto es que la falta de un miembro indispensable le contrariaba, pero no lo reducía. Recordó el calvario de los inválidos de guerra en campos de concentración, nunca dejó en el empeño de procurar recurso colectivo a sus compañeros de tragedia. En el Mediodía trabajó fuerte en tal sentido, y en París se le vio en lo mismo.

Confederalmente le conocimos trayendo en las reuniones. Receloso de los fracasos (tantos han registrado las buenas causas en este destierro) su palabra derivó en exigencia, y a veces por ese impulso no atemperado, no acertaba a cohesionar con la generalidad de compañeros, apartándose una vez de ellos. Pero, confederal al fin y al cabo, hombre de sentimientos encendidos, iba a hacer sino regresar a su elemento, tratando, con actividades crecientes, de recuperar tiempo perdido.

Con él y otros compañeros me cupo ir de visita a la isla de Córcega para enterarnos de cómo Napoleón allí lo pasara. La estancia fue moralmente penosa, materialmente pasable. Con horas de asoleo, días suaves — durante el día. Con largos momentos para la plática, el différé y el disparar nervios al aire. Yo me acerqué a Arias para descubrir al amigo, al hombre-niño a través de sus hombradas. Y di con él, con el Arias verdadero, con el compañero leal y solidario. Le puse estima y se la guardaré siempre.

Ahora, cada vez que me encuentro, bamos me recibía con una sonrisa de bondad que muchos compañeros le desconocen, envueltos en esa calma de la gravedad orgánica.

Arias era el brillante en bruto, de regular quilatario, susceptible de mejorar y pulirse a medida del intento. Analfabeto casi, adquirió letra y dibujo lineal para ganarse bien la existencia. Su carácter, lo pulía con la

estima que les tenía a los desdichados. Entre los compañeros que más han impulsado la Suscripción Pro Compañeros Ancianos o Inválidos, entre los que más se han extrañado porque la Organización en general no la ha tomado por su cuenta, hay que contar al impulsivo, al solidario Arias.

Yo le quería a este muchacho, enérgico de una energía que a grandes zancadas se iba humanizando. Y he acudido a su entierro con la tristeza en el cuerpo.

No me avergüenza confesarlo, compañeros. — J. Ferrer.

El entierro del compañero Arias efectuóse el día 9 de enero bajo cielo gris y con asistencia de unas 150 personas, entre ellas sus compañeros de trabajo. Ya en el cementerio de Pantin el compañero B. Estebarro hizo el panegírico de Arias, en nombre de los compañeros y de la familia.

JOSE ALVAREZ DE ARCAÑA

Este compañero era natural de Victoria. Durante la Dictadura y hasta la caída de la Monarquía luchó contra ésta, teniendo que trasladarse a Barcelona, donde se incorporó a la C.N.T., de la cual procedía. Siguió toda actividad confederal durante la República y en los días álgidos de la Revolución estuvo peleando por las calles de la capital catalana, saliendo luego para el frente con la Columna Durruti, en cuya unidad (luego 26 División) constó hasta el fin de la guerra. En Francia estuvo como todo refugiado español en campos de concentración.

Incapaz de aguantar la molición del exilio Álvarez se fue a luchar de nuevo en España, hasta que cayó preso. Once años estuvo en duros cuarteles franquistas, hasta que, por fin puesto en libertad pasó nuevamente a Francia, ocupando su puesto en la C.N.T. Desde su llegada a París siempre ha sido bien considerado por los compañeros que lo conocieron y trataron, por haberse visto en su puesto siempre que la Organización ha necesitado el concurso de todos. En todos los actos de solidaridad Álvarez estuvo presente.

Sus últimos meses han sido difíciles para él y cuantos le trataban de cerca. Ciertas amarguras íntimas y lo sufrido durante la guerra y en las cárceles de Franco habían determinado en él un desapego enfermizo por la vida. Tuvo consejos de gran fraternidad y estima, pero sus horas de soledad venían a él y a sus más próximos amigos. Cuando todo estaba dispuesto para su ingreso en un hospital donde lo trataran convenientemente, tuvo la mala idea de terminar con su existencia, sin dudar en un arrebatado de inconsciencia, a los que últimamente estaba sujeto.

Por no saberse el día y la hora de su entierro, pocos compañeros acompañaron los desposos del infortunado compañero Álvarez a su última morada.

Con la amargura por la pérdida de tan estimado como valioso compañero: Mestres.

Servicio de librería

A 3 y 4 NF. volumen

Ramón Gómez de la Serna: « La quinta de Pámyra », « Callierías », « El dueño del átomo », « Seis falsas novelas », « La mujer de ámbur », « Don Ramón María del Valle Inclán ».

« El romancero gitano », « Canciones », « Libros de poemas », « Yerma », « Casa de Bernarda Alba ».

Antonio Machado: « Antología poética », « Juan de Mairena », (dos tomos 9 NF).

Juan Ramón Jiménez: « Estío », « Eternidades », a 4 50 NF; « Belleza » 3 50, « Poesía » 3 50.

Gabriela Mistral: « Tala », 4 50, « Antología poética » 5, « Ternura » 3 50.

Menéndez Pidal: (A 3 y 4 NF. el volumen: « Estudios literarios », « Flor nueva de romances viejos », « De Cervantes y Lope de Vega », « Poesía juglaresca », « La lengua de Cristóbal Colón ».

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS MES DE ENERO

Lista III

	NF.
Suma anterior	481,05
París: Vda. Guardamino	30,-
Una Libertaria	30,-
F. Local Maurellan (Alt.)	5,-
Abelló	10,-
Ordoño	5,-
Emilio Sánchez	20,-
F. Local Drancy	15,-
Criat	5,-
Castillo	5,-
Cacho	10,-
X X	5,-
Pedro Tomás	5,-
Nolasco Mendoza	5,-
José Ibáñez	10,-
Jaime Casellas	5,-
José Llop	5,-
Lucas Arnaldo (Loiret)	5,-
Total	655,05

El compañero Enrique Ordoño, uno de los beneficiarios de París, considerando en este momento en situación pasable, nos ruega que cedamos su percepción a otro compañero más necesitado que él. Gesto de nobleza que todos los compañeros tendremos en cuenta.

Enrique Larreta: « La gloria de Don Ramiro », « Zogobli ».

Rafael Alberti: « Antología poética », « El adelfo », « Marinero en Tierra », « Imagen primera ».

A 3 y 4 NF. el volumen: « Azorín: « Lecturas españolas », « Trasmundos de España », « Españoles en París », « El paisaje de España visto por los españoles », « Visión de España », « El escritor », « Tomás Ruada », « Confesiones de un pequeño filósofo », « De Granada a Castelar », « El político », « María Fontán », « Castilla », « Los valores literarios », « Doña Inés ».

Baroja: « La leyenda de Juan de Alzate », « Las inquietudes de Shanti Andia », « El adelfo », « El gran torbellino del mundo », « Las veleidades de la fortuna », « Los amores tardíos », « El mundo es así », « Zola: el aventurero », « La casa de Alzgorri », « El mayorazgo de Labraz », « La feria de los discretos », « Los últimos románticos », « Las tragedias grotescas », « El laberinto de las sirenas », « Paradox Ray ».

Blasco Ibáñez: « Entre naranjos », « Arroz y tartana », « La condenada y Otros cuentos », « Cuentos valencianos », « Cañas y barro ».

Palacio Valdés: « La hermana San Sulpicio », « Los majos de Cádiz », « La novela de un novelista », « Riverita », « José », « La alegría del capitán Ribot ».

Ricardo León: « Casta de hidalgo », « El amor de los amores », « Alcalá de las Zegries », « Comedia sentimental », « Los centauros », « Jauja », « Desperta ferro ».

Pérez Galdós: « La loca de la casa », « Realidad », « El abuelo », « Misericordia », « Trafalgar », « Pérez de Ayala: « Belarmino y Apolonio », « Las máscaras », « La pata de la raposa », « Tigre Juan », « El curandero de su honra ».

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Sainte Marthe, París (XX).

CCP 13507 56

Le Gérant responsable

R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles 4 et 6, rue Chevreul CHOISY-LE-ROI (Seine)

* CHISPAS *

De creer a ciertos extranjeros, el apellido Franco es ya respetable.

Francamente, en un único caso dudamos de los respetos merecidos por el apellido Franco.

Un Franco español vale menos que un franco viejo francés.

Cierta general los españoles os no los confundimos con el homónimo enviarian franco de portes.

Franco, Franco, Franco. Ni así, con repetición, se valoriza el apellido.

Franco de nombre y de conducta. Ninguna referencia al habitante número 1 de El Paraíso.

En España, la gente ha perdido la costumbre de solicitar del interlocutor: « ¿Same usted franco », por honor a la F masculina.

El se llama y le llaman Franco. Sin duda, pero no lo es.

Malo cuando «franco» toma la derivación de «franquismo» en lugar de «franchise».

Hay miles de españoles apellidados Franco.

Crean, estas buenas personas que no las confundimos con el homónimo que tanto a todos desagrada.

¡Heil Hitler, heil Hitler, heil Hitler!

¡Franco, Franco, Franco! ¡Mussu, Mussu, Mussolini! ¡Mika, Mika, Mika!

Criterio de un mismo significado.

El apellido Franco recordará la normal y noble prestantia cuando, el mismo deje de significar la mayor desgracia de España.

CHISPERO

